

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 28 ET DIMANCHE 29 NOVEMBRE 2015



ILLUSTRATION TIFFET

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Lettres d'un homme d'ici

La correspondance 1949-1965 de Gaston Miron, une fascinante plongée dans l'atelier d'un poète

CHRISTIAN DESMEULES

En 1949, il avait laissé tomber la soutane et quitté deux ans plus tôt la communauté des frères du Sacré-Cœur de Granby, où il vivait depuis l'âge de 13 ans. Avec pour tout bagage un brevet d'enseignement qui lui servira bien peu par la suite, le frère Adrien était redevenu Gaston Miron (1928-1996). Il renonçait à sa vocation religieuse pour en embrasser une autre, peut-être plus universelle et certainement plus conforme à son âme expansive: celle d'apprenti poète.

Mais le retour à la vie laïque, empêtré qu'il est dans les tourments du corps et de la conscience, n'est pas de tout repos pour Miron. Apprendre la liberté, se coltiner à la grande ville, aux «cent mille» petits boulots et aux dangers du siècle, tirer chaque jour le diable par la queue: sur tous les plans, ce sont des années d'apprentissage autant que de rattrapage. Un véritable tourbillon de frustration amoureuse, sexuelle et littéraire.

Une atmosphère morale et créatrice dont les lettres de l'époque 1949-1965, que l'on publie aujourd'hui, sont un formidable baromètre.

«Ce sont les grandes années», explique Marie-Andrée Beaudet, qui a été jusqu'à sa mort la compagne de Gaston Miron, aujourd'hui professeure retraitée du Département des littératures de l'Université Laval. «On y voit ses premières amitiés, on voit sur quelles bases ses amitiés se font. C'est la littérature, c'est la justice sociale, l'amour, toutes les grandes questions qui, au fond, vont l'occuper toute sa vie.»

Des années de découvertes et d'engagements — artistiques, éditoriaux et politiques. On y voit aussi apparaître en germe, ici et là, des premières versions des poèmes de *L'homme rapaillé*, qu'il joint souvent à ses lettres.

Si la plupart des lettres sont inédites, il est vrai, un certain nombre d'entre elles nous était déjà connu depuis la parution en 1989 d'*A bout portant*, qui rassemblait celles que le poète avait adressées à son ami Claude Haefely entre 1949 et 1965. Ce sont ses lettres les plus personnelles.

La fabrication du poète

Piloté par Marilou Sainte-Marie, dans le prolongement de ses études doctorales (elle a aussi consacré en 2002 un mémoire de maîtrise aux lettres écrites par Gaston Miron à Claude Haefely), ce recueil de lettres n'a pas la prétention d'être une édition définitive. De même, certaines lettres plus intimes, envoyées à des amoureuses ou à sa famille, ont été volontairement mises de côté, précise Marie-Andrée Beaudet. Une façon de respecter à la fois la pudeur du poète et l'esprit du projet de publication des écrits de Miron. Dans tous les cas, résultat du travail patient de Marilou Sainte-Marie, chaque lettre est accompagnée de nombreuses notes qui éclairent de manière fascinante l'homme et son époque.

Un parcours révélateur et vivant à l'extrême constitué de 206 lettres adressées en grande partie à des amis et à des écrivains. A Jean-Guy Pilon et Claude Hurtubise, à Guy Carle (frère aîné du cinéaste Gilles Carle) et Louis Portugais, mais aussi à la poète Rina Lasnier et

à la professeure Jeanne Lapointe, de même qu'à quantité de correspondants occasionnels.

Un moment fort de cette époque pour Gaston Miron est son premier voyage en France, où il séjourne de septembre 1959 à février 1961 après avoir obtenu une bourse du Conseil des arts du Canada pour étudier à Paris les techniques d'édition. Moments d'éloignement qui vont lui permettre de prendre du recul par rapport au Québec et à sa propre condition.

S'il y a transporté son mal de vivre — sans grande surprise —, il y a aussi fait d'innombrables rencontres significatives, notamment grâce au poète français Henri Pichette, qui va lui servir de sésame dans le milieu des lettres en France. On assiste aux premiers pas d'un Miron qui deviendra vite l'un des plus grands ambassadeurs du Québec et de la culture québécoise à l'étranger.

Mais où qu'il soit à cette époque, sa vie est en dents de scie. A Jean-Guy Pilon, le 19 octobre 1959: «Je suis toujours fatigué physiquement, souffrant d'insomnie, de mauvaise digestion, enfin de tout ce dont je souffrais au Canada.» «Je ne peux pas dire que j'aime la France à son premier contact, du moins je n'ai eu aucune révélation.» Mieux encore: «Peuple le plus intellectuel de la terre, c'est aussi le peuple le plus cupide.»

Un homme fini

«Ceux qui l'ont connu y entendent sa voix, ça, c'est sûr», estime Marie-Andrée Beaudet. Les lettres portent aussi la trace de son corps. Son

VOIR PAGE F 2 : CORRESPONDANCE



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR
L'écrivain et journaliste algérien Kamel Daoud

Tous les fascismes se ressemblent

L'écrivain Kamel Daoud appelle les pays occidentaux à combattre le groupe armé État islamique, et vite

Depuis la publication de son troublant *Meursault, contre-enquête* (Actes Sud) qui lui a valu une fatwa lancée par un imam salafiste, l'écrivain Kamel Daoud se trouve aux premières loges du combat contre l'extrémisme et la terreur, au premier chef celle du groupe armé État islamique. Rencontre.

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

Les temps ont changé, l'intégrisme a gagné du terrain. Les bars ferment. Les vignerons ont de plus en plus de mal à produire du vin algérien, devenu *haram* (interdit). La peur a grandi ici, en Algérie, mais elle a aussi ailleurs gagné du terrain ailleurs, de la France au Liban en passant par le Mali. Qu'on ne se trompe pas, ce qui a lieu présentement n'est pas une guerre de civilisations, précise Kamel Daoud, mais «une guerre contre la civilisation».

Ces signes des temps présents n'apparaissent qu'en filigrane dans le roman magnifique de Kamel Daoud, prix des Cinq Continents de la Francophonie, qui a valu à son auteur un passage remarqué à Montréal ces derniers jours. Le propos de son roman est ailleurs. Il s'agit de dire en quoi l'Autre est nécessaire. Et cela, sans prêchi-prêcha onctueux, sans en faire une

«Si
L'Étranger a
été beaucoup
lu, et peut-
être aussi
mon roman,
c'est parce
qu'ils parlent
d'un sujet qui
nous concerne
tous: la perte
du désir du
monde »

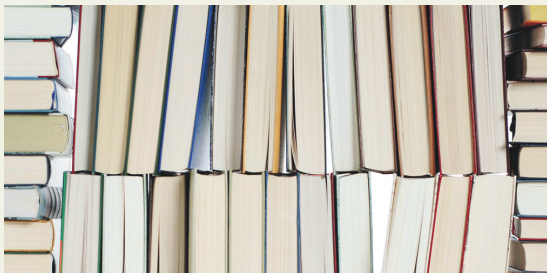
thèse, surtout pas, mais en relisant l'œuvre d'Albert Camus pour mieux donner un visage et une histoire à l'Arabe tué sans motif dans *L'Étranger*, l'un des romans français les plus connus du XX^e siècle. L'Autre? Quel Autre? Tout simplement l'être humain, ce «compagnon de cellule», est-il écrit dans le roman, comme pour rappeler que la prison de chacun est de naître et de mourir ici-bas, et de devoir composer avec le réel entre les deux.

L'Étranger a paru en 1942, alors que l'Algérie était encore française. Un monde allait bientôt finir, et nul ne voulait le voir. L'indépendance devient réalité en 1962, mais elle aura été précédée de huit années d'une

guerre féroce, dont les blessures saignent encore dans la mémoire franco-algérienne. *Meursault, contre-enquête* se situe dans l'Algérie actuelle, et fait entendre la voix de Haroun, frère cadet de l'Arabe tué, qui a maintenant un nom, Moussa, un visage, des désirs, des colères, un destin, une mère, dont il était d'ailleurs le fils préféré. Une mère qui, 20 ans plus tard, trouvera le moyen d'appliquer la loi du talion, pendant une certaine nuit, alors que les combats pour l'indépendance mettent en déroute les colons français terrorisés. Tout cela raconté à travers le soliloque de Haroun, maintenant vieil homme qui se souvient.

Né en 1970, dans une Algérie indépendante, alors socialiste pur jus, Kamel Daoud, journaliste au *Quotidien d'Oran* depuis une douzaine d'années, où il tient une chronique très lue, connaît l'histoire de son pays. Mais pas question de la réduire à sa dimension postcoloniale, pas plus qu'à la guerre civile des années 1990. «Il faut assumer l'histoire telle qu'elle est», dirait-il devant la petite foule attentive de lecteurs venus l'écouter à la Maison des écrivains, lundi soir dernier, «mais il faut savoir aussi en sortir,

VOIR PAGE F 4 : FASCISMES



La **critique littéraire**,
ce poil à gratter

Page F 4



Décaper **Lévesque**
et encenser **Bouchard**

Page F 5

LIVRES

POÉSIE

Des emportements

Sous les images biscornues et les élans éblouis, trop de profuses exaltations nuisent à la justesse

HUGUES CORRIVEAU

Ces *Trésors tamisés* ne commencent pas bien. Ce recueil était finaliste pourtant pour le Prix du Gouverneur général du Canada 2015. Or, le premier poème est à trembler. On y trouve le signe éclatant d'un défaut, un défaut de débutant... Dans les deux premiers poèmes, l'auteur réitère avec «le palais de solitude», «le creuset du cœur», les «tisons de volonté», «le rire des vents», «la nostalgie des vagues» et «les paroles du torrent». Comment le jury d'un prix aussi prestigieux peut-il mettre en nomination, parmi une sélection par ailleurs fort honorable, un recueil qui débute de la sorte? Et l'éditeur?

Si on consent à suivre encore l'auteur dans ses «palaces de pathos» ou son «castel de sagesse», on rencontrera un poète quelque peu emporté par un sens suranné du poétique ou ébloui par des envolées parfois persillées d'alexandrins qui le conduisent «parmi les nébuleuses mythologies du soi». Convenons que ce n'est pas peu...

Il nous raconte ses terreurs solitaires, ses angoisses convenues, dans une enflure des images qui étouffent quelque velléité de sincérité. Que faire d'un pareil poème? «Nos désirs vibrants sont des bouquets brûlants / muets de douleurs / souffrances-lilas / nostalgies de roses / des gemmes colorées / parmi les diamants d'abysses spirituels / le feu de loyauté.»

On est submergé par ces délicatesses maniérées, atterré par ces «escarilles aux robes des nuits mourantes» qui suppurent un peu partout. «Après avoir marché par les vaux de

volontés», que peut faire cet auteur, sinon lire de la poésie?

Puisqu'il nous laisse «bour-soufflés de nos joies flétries par les nuits blanches», passons et allons voir ce qu'il en est dans son deuxième recueil publié cette année. Rencontrons-le dans ses *Déserts bleus*.

Lire, lire encore

D'entrée de jeu, le poète annonce ses couleurs: «je vogue sur l'arche de mon squelette / aux vagues de sang / sur les marches du vécu». Alors là, si le «vécu» a maintenant des «marches», je pars en voyage ou je reprends des études. Lire cette poésie n'aura donc pas été inutile, puisqu'elle nous laisse au moins un goût amer. «Mon crachat scelle la mort de mes promesses», confesse-t-il encore dans le premier poème, c'est tout dire. Tout dire, pas tout à fait, car il n'est pas donné à tout le monde de recevoir des «Bises de l'abysse» ou un «Sourire blanc d'infini».

Très honnêtement, j'ai beau chercher ce qui révélerait l'authenticité de ce poète, rien ne s'impose. C'est tellement bouffi que le moindre élan amoureux de l'auteur s'y noie. Sous les images biscornues, on reste accroché aux maladresses.

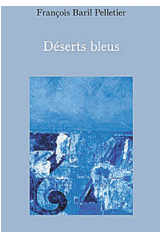
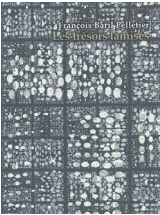
Collaborateur
Le Devoir

LES TRÉSORS TAMISÉS

François Baril Pelletier
L'Interligne
Ottawa, 2014, 128 pages

DÉSERTS BLEUS

François Baril Pelletier
David
Ottawa, 2015, 116 pages



Fuir pour échapper à la mort

François Lévesque troque le roman de genre pour le récit intimiste avec *En attendant Russell*

MARIE FRADETTE

«Gabriel se laissa choir dans le fauteuil fatigué, meuble dénué de caractéristiques particulières, sinon celle d'être informe. Il resta immobile pendant de longues secondes.» C'est dans cette atmosphère morose que s'amorce l'histoire d'un adolescent bousculé par la vie, mais aussi par la mort.

Fils unique d'une mère suicidée qui tentera de l'emmenner avec elle dans le trépas, d'un père alcoolique, incapable et usé, Gabriel connaît une enfance et une adolescence difficiles. En plus d'avoir à composer avec une famille disloquée et inapte, le héros est homosexuel, ce qui lui vaut d'être intimidé à l'école par la bande à Mathieu, un «ami-reux» qui le trahit devant tous.

Il rencontre toutefois Cathy, adolescente dure, mais sensible, fille d'un père alcoolique — elle aussi — et violent. Naît alors une amitié forte qui permettra à Gabriel de découvrir Russell Crowe dans un film annonciateur de sa destinée, *La preuve*, et, du coup, ce qui lui manquait pour se relever et quitter ce milieu hostile.

François Lévesque, auteur réputé, collègue journaliste et critique au *Devoir*, écrit ici un premier roman intimiste surchargé d'émotions, un récit réaliste dans lequel les personnages, tous bien campés, sont victimes de leur propre condition. Malgré l'intérêt que l'on peut éprouver pour l'histoire de ce garçon rempli d'espoir, l'abondance de clichés et l'évolution un peu lente du héros agacent. Heureusement, François Lévesque va plus loin que la simple mise en scène d'un adolescent écorché grâce à la construction du récit, habilement faite de retours en arrière, offrant à petites doses, et de façon méticuleuse, toute la charge que porte Gabriel. Les quelques citations en exergue de chaque chapitre ajoutent du sens et contribuent à enrichir le propos.

Des tournures de phrases inutilement longues défient toutefois l'attention, ainsi qu'un ton languissant et une surabondance de synonymes



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

François Lévesque offre un récit sincère dans lequel la complexité de l'adolescence est perceptible.

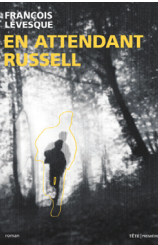
et de répétitions. «Brunes ou jaunasses, même pas jaune franc, les feuilles mortes tapis-saient le sol boueux, gris et mouillé comme le ciel, mais un peu plus foncé. Graphite sur charbon.» Une trop grande recherche de précision ou d'intensité semble aussi parfois court-circuiter le naturel et la simplicité dans le phrasé, offrant un zoom sur l'auteur en train d'écrire.

Néanmoins, et malgré cette mécanique perceptible, Lévesque offre ici un récit sincère dans lequel la complexité de l'adolescence, dans ce qu'elle recèle à la fois de sombre et de lumineux, est perceptible et bien menée, surtout grâce à son héros, Gabriel, ébranlé mais solide et porteur d'espérance. Il s'agit d'une lecture adolescente qui témoigne d'une belle sensibilité et d'une compréhension fine de cet âge parfois difficile.

Collaboratrice
Le Devoir

EN ATTENDANT RUSSELL

François Lévesque
Tête Première
Montréal, 2015, 130 pages



SOURCE DAVID

François Baril Pelletier

ROBERTSON DAVIES

LEMÉAC

Les grands esprits

Traduit de l'anglais (Canada)
par Francis Guévremont

« [Cet] immense auteur canadien ne m'a jamais déçu, et [...] la perspective de lire des histoires de fantômes racontées par lui me met déjà l'eau à la bouche. »

René Homier-Roy,
Radio-Canada, « Arts et divertissement »

lemeac.com

Conseil des arts du Canada Canada Council for the Arts

© Harry Palmer

Chercher ailleurs

«Pour la millième fois je le dis: à quoi bon tout et tout si je ne suis même pas capable d'être aimé par une femme, à quoi bon le monde et tout et tout si je n'ai pas dans cette vie droit à une affection, à une miette d'affection. Je me fous donc de la poésie, et tout et tout. Ça ne fait pas vivre. Même ici, à Paris, c'est la même chose, j'ai beau m'efforcer de me faire une amie de fille, ça ne marche pas, je suis évincé aussitôt par un autre "Beau Brummel", ou je ne les intéresse pas, etc. Les Françaises, femmes d'amour, etc., c'est un mythe, je n'ai jamais vu des femmes aussi cupides, aussi intéressées par les attributs physiques ou par des considérations matérielles, de confort, de sécurité, de société... Non, il faut chercher ailleurs.»

Lettre à Claude Haefely,
15 novembre 1959

CORRESPONDANCE

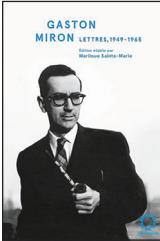
SUITE DE LA PAGE F 1

corps souffrant, puissant, son corps batailleur ou malade. Tout est là.»

S'il éprouve des enthousiasmes sans nombre, c'est aussi une période noire pour l'homme, qui semblait à cette

époque lutter sur tous les tableaux à la fois — mais surtout contre lui-même. On y rencontre tour à tour le sans-le-sou ou l'employé aliéné par la

tâche. L'éditeur à bout de souffle. Le poète bloqué. L'intellectuel autodidacte à la culture pleine de trous. L'homme à la santé chancelante, souffrant d'«insomnies épouvantables», de maux d'estomac et de problèmes cardiaques. L'amoureux rejeté et l'ami bredouille, qui doit malgré lui



ARCHIVES LE DEVOIR

Gaston Miron

recourir aux services de «professionnelles».

On mesure bien l'amertume qui le gagnait dans une ébauche de lettre en 1962: «Vois-tu, à 34 ans, je n'ai jamais possédé une femme qui fut consentante, qui fut donnée; cela m'a été continuellement refusé. Les seules femmes que j'ai eues, ce sont les filles de joie avec dix billets. [Les femmes n'aiment pas les poètes, ceux qui sont brûlés et qui brûlent, car elles n'aiment pas l'absolu, elles le fuient dès qu'elles le pressentent tant soit peu.]»

Pour le «pauvre piocheur» de *La marche à l'amour* et de *La vie agonique*, c'est une double mort qui le menace lorsqu'il écrit à Claude Haefely en 1961 que «ce manque d'amour à ma vie me tue absolument; du moins, c'est la mort de toute poésie, de toute création». C'est un peu sous nos yeux que s'enfante, dans la douleur et les «humiliations», la légendaire

conscience politique, fraternelle et poétique de Miron.

Si on est encore loin de la publication, en 1971, de *L'homme rapaillé* (que l'Hexagone réédite d'ailleurs en grand format sur la base de l'édition Typo de 1996), on a néanmoins l'impression que tout est là. Une fascinante plongée dans l'atelier d'un poète.

Collaborateur
Le Devoir

LETTRES, 1949-1965

Gaston Miron
Édition établie
par Mariloue Sainte-Marie
L'Hexagone
Montréal, 2015, 600 pages
En librairie le 30 novembre

L'HOMME RAPAILLÉ
POÈMES 1953-1975

Gaston Miron
L'Hexagone
Montréal, 2015, 264 pages

LITTÉRATURE

La mort comme leçon de vie

Marie Laberge propose un doublé, où vie et mort résonnent en écho

DANIELLE LAURIN

Un roman sur le suicide. Et un essai personnel sur la force de la vie. Marie Laberge publie les deux en même temps. Comme si plonger dans la noirceur absolue nécessitait une forme de protection, devait s'accompagner de son envers, d'une remontée vers la lumière?

A première vue, les deux ouvrages sont à l'opposé l'un de l'autre. A première vue seulement. S'ils empruntent des chemins différents, des moyens dissemblables, *Ceux qui restent* et *Treize verbes pour vivre* se renvoient la balle, se recourent, se répondent. Et au final, s'éclairent l'un et l'autre.

Un homme de 29 ans s'est suicidé. Retrouvé pendu dans la maison de campagne de ses parents. Pas un mot d'explication, aucune lettre d'adieu. Aucun signe avant-coureur non plus. Comment est-ce possible?

Jamais nous ne sommes dans la tête du suicidé. Ce n'est pas tellement du suicide, en fait, qu'il est question dans ce roman, mais du cataclysme qui s'en suit pour les proches. Des ravages, des conséquences, à long terme, pour ceux qui restent.

Nous sommes 15 ans après le drame. Tour à tour s'expriment la maîtresse, l'épouse, le père. On mesure aussi l'impact sur la mère. Et sur le fils, qui avait cinq ans à l'époque, et à qui on a fait croire, depuis, que son père était mort dans un accident.

Alternance entre présent et passé. Comment ils se comportent aujourd'hui, ce qu'ils ont fait de leur peine avec le temps, comment ils ont réagi sur le coup. Toutes les étapes qu'ils ont traversées, chacun à leur façon: colère, déni, culpabilité, enfermement dans la folie...

Alternance entre différents niveaux de langue. Alternance entre témoignages, narration omnisciente et dialogues. Brisures de rythmes constantes. La femme de théâtre et la romancière font



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

On le sait, Marie Laberge a toujours été frileuse quand il s'agit de parler de son intimité. Ce n'est pas pour rien qu'elle a toujours privilégié la fiction.

corps parfaitement: Marie Laberge nous tient, ses person-nages nous happent. Les 100 premières pages, du moins, passent en coup de vent.

Ensuite, une fois bien ac-crochés, difficile de résister. Même si ça ralentit un peu, et que les considérations psy-

chologisantes se font parfois pesantes. Mais on ne pourra pas dire que la romancière ne va pas au fond des choses.

Ce qu'on retient, ce qui demeure et demeurera toujours pour les proches du suicidé: l'incompréhension. Même parmi ceux qui ont fini par se résoudre à accepter le geste de celui qui a choisi de mettre fin à ses jours. Tous n'ont pas la même force, le même ressort, la même énergie. Mais tous sont placés en face de leur propre vie, sont mis devant la responsabilité de leur vie.

Ainsi, témoigne le père: «Sylvain a commis un acte dés-espéré. L'était-il? Sans doute. Il n'a rien dit, rien écrit, rien laissé pour nous aider à com-prendre. Ça signifie peut-être

qu'il ne souhaitait pas être deviné, compris ou entendu. Ce qui ne me rend pas moins responsable. De ma vie.»

C'est exactement, à peu de mots près, la conclusion de *Treize verbes pour vivre*. Sans qu'il soit pour autant question de suicide comme tel. Marie Laberge confie à la fin de ce livre que, face à la mort des autres, elle a toujours cherché la vie.

«Les cimetières sont encore des lieux que je fréquente et que j'aime, écrit-elle. Je me promène dans le souvenir de toutes ces vies que je peux imaginer en lisant sur la pierre tombale un nom et deux dates: celle de deux actes solitaires de nos vies. Ces deux dates dont nous avons tous la bravoure, sans avoir à en décider.»

Avant d'adresser un mot à ses lecteurs, elle termine en disant qu'entre les deux, entre naître et mourir, il y a... «notre immense responsabilité: celle de vivre».

Leçons de vie

Voilà bien le propos qui domine les deux ouvrages qu'elle publie. On reconnaît aussi dans son roman, mais mis en action, tous les verbes qu'elle a choisi d'explorer dans son essai — ses verbes fondamentaux à elle: jouir, croire, exprimer, respecter, douter, apprendre, aimer... et bien sûr, mourir. Il y en a treize en tout.

Pour chaque verbe, elle énonce d'abord quelques généralités. Qui peuvent se donner à lire comme des leçons de vie. Et qui parfois peuvent nous sembler frôler l'évidence. Mais ce qui rend l'ouvrage fort intéressant, éclairant et incarné, c'est

que pour chaque verbe, l'auteur du *Goût du bonheur* ajoute une dimension personnelle: la résonance qu'il a dans sa vie à elle.

On le sait, Marie Laberge a toujours été frileuse quand il s'agit de parler de son intimité. Ce n'est pas pour rien qu'elle a toujours privilégié la fiction. Tel qu'elle l'exprime ici, ça se traduit ainsi: «J'écris pour témoigner, mais pas pour avouer, m'expliquer ou, pire, me répandre.»

«Mes secrets me sont précieux», insiste-t-elle dans *Treize verbes pour vivre*. Qu'on ne s'attende donc pas à un grand déballage, à des révélations croustillantes, époustouflantes. Néanmoins, ici et là, certains passages nous permettent de la voir sous un jour nouveau. Ou du moins, de mieux saisir celle qui se définit comme une éternelle optimiste, dotée d'une redoutable énergie: «Il y a deux moments dans la vie où l'abandon m'est essentiel

pour assurer la réussite de l'entreprise: l'amour physique et la création.»

Concernant son enfance, notamment, au sein d'une famille nombreuse, face à sa mère, entre autres: «Je crois que le verbe "espérer" est entré dans ma vie avec ma mère, ce qui remonte pas mal au début de mon histoire. J'espérais la rendre heureuse. J'ignorais que c'était une mission impossible, ma mère n'étant pas douée pour ce genre de choses.»

Les confidences se font avec parcimonie, succinctement, sans appuyer. Certaines sont extrêmement touchantes. Quand il est question de la mort de ses parents, par exemple. De celle de son père en particulier: «Il a passé deux mois aux soins palliatifs, ces rares endroits où la mort est considérée comme un moment essentiel à vivre, deux mois pendant lesquels je restais

près de lui la nuit.»

Elle poursuit: «Ses dernières paroles ont été: "Mais qui va me ramener chez moi?", et j'ai répondu "Moi, papa", en pensant que le garder près de mon cœur serait chez lui.»

Puis: «Cet homme qui posait sa longue main sèche contre mon visage m'avait donné la vie et il m'offrait l'expérience de la mort accompagnée. Ces heures ont compté bien davantage que tous les discours qu'il a pu me servir dans sa vie.»

La mort, comme leçon de vie.

Collaboratrice
Le Devoir

CEUX QUI RESTENT

Marie Laberge
Québec Amérique
Montréal, 2015, 502 pages

TREIZE VERBES POUR VIVRE

Marie Laberge
Québec Amérique
Montréal, 2015, 236 pages

ROMAN ÉTRANGER

(Trop) fou d'elle

Le désir contrarié d'un jeune homme devient kidnapping dans *Jours parfaits*

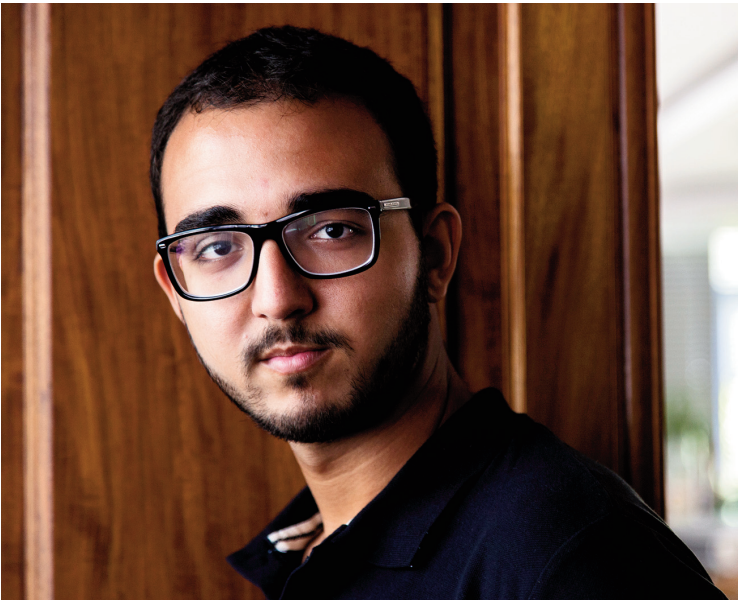
DOMINIC TARDIF

Téo déteste les fêtes, mais ne saurait désobéir à sa mère, qui lui demande de l'accompagner dans un barbecue, chez des amis. Il y rencontrera Clarice. Lui étudie la médecine et n'a que pour seule amie Gertrudes, cadavre gonflé de formol sur lequel il s'exerce en classe. Elle? «Je bois pas mal, je mange de tout et j'ai déjà fumé de tout aussi», lui apprend-elle, gouailleuse. Elle en a vraisemblablement vu d'autres, alors que lui n'a vraisemblablement pas vu grand-chose.

Devant son refus de lui accorder un rendez-vous galant, le bon garçon n'aura d'autre choix que de la kidnapper. «Il se sentait mal: c'était la première fois qu'il se voyait dans le rôle du méchant. En mettant Clarice dans une valise et en l'emmenant chez lui, était-il devenu un criminel?»

Deuxième roman du jeune écrivain brésilien Raphael Montes, *Jours parfaits* s'invite dans l'obsessive caboche d'un narcissique avec l'ambition d'en dénuder les absurdes ressorts. Dans les chalets et chambres de motel où le couple forcé séjourne, Téo menotte sa victime, la drogue, lui passe le bâillon, toujours convaincu d'agir dans le meilleur intérêt de cette relation qu'elle ne peut lui refuser. Il n'est pas que fou d'elle, il est fou tout court, et de plus en plus divorcé du réel.

L'amoureux contrarié ne lui



BEL PEDROSA

Deuxième roman du jeune écrivain brésilien Raphael Montes, *Jours parfaits* s'invite dans l'obsessive caboche d'un narcissique avec l'ambition d'en dénuder les absurdes ressorts.

réclame pourtant que trois fois rien. «Il n'avait pas besoin de cajoleries, ni de baisers, ni de sexe. Tout ce qu'il voulait, c'était qu'elle fut à lui, comme un album de photos posé sur une table et disponible à tout moment.» Un homme n'a-t-il pas le droit d'aspirer au bonheur?

Alors que de plus en plus de voix s'élèvent pour dénoncer les rôles de subalterne auxquels Hollywood réduit trop souvent les femmes, la narration de Raphael Montes, qui ne critique pas la logique tordue

de son personnage principal, soulève des questions quant au sort que réserve la fiction à ses protagonistes féminines. Bien que l'écrivain ne glorifie jamais, ni ne sanctionne, la violence de Téo, son regard sur les rouages du délire amoureux est si peu novateur qu'il confine à une forme de complaisance plutôt paresseuse.

A quoi bon écrire une autre scène de viol, si ce n'est que pour répéter ce que tant d'autres créateurs ont déjà dit avant: un monstre sommeille

au cœur de chacun de nous, le désir se situe en banlieue de l'aliénation, et autres idées reçues? Il ne s'agit bien sûr pas ici de restreindre les auteurs à une pudibonde posture morale, mais de remettre en question la pertinence d'un roman dépeignant encore une fois un personnage masculin d'une rationalité cousine d'une forme de déviance, et un personnage féminin déluré, à la liberté dangereuse. Quelques passages raillent bien le narcissisme de Téo, soulignent son absurdité en usant d'ironie, mais des descriptions au ton très clinique l'emportent au final sur ces tentatives peu concluantes d'humour noir.

Un lecteur généreux pourrait sans doute trouver un propos féministe à ce thriller plein de rebondissements téléscopés. «Ça ne sert à rien d'essayer de me faire obéir. Je n'ai pas de maître et je n'en aurai jamais», assure Clarice à son ravisseur, sans que Montes s'engage jamais vraiment dans la subversion. La perversité de sa conclusion sera reçue comme l'acte de foi d'un implacable pessimiste ou comme un commentaire acide sur l'immuable puissance du patriarcat.

Collaborateur
Le Devoir

JOURS PARFAITS

Raphael Montes
Traduction de François Rosso
Éditions Hurtubise
Montréal, 2015, 272 pages

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS			
Du 16 au 22 novembre 2015			
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ	NB DE SEMAINES
▼ Romans québécois			
1	Ce qui se passe à Cuba reste à Cuba!	Amélie Dubois/Les Éditions réunis	1/3
2	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 12 Kimaat	Anne Robillard/Wellan	-/1
3	Ceux qui restent	Marie Laberge/Québec-Amérique	2/4
4	Le cirque	Michel David/Hurtubise	9/2
5	Petite mort à Venise	Francine Ruel/Libre Expression	4/4
6	Faims	Patrick Senécal/Alire	3/5
7	1967 • Tome 3 L'impatience	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	-/1
8	Quand j'étais Théodore Seaborn	Martin Michaud/Goélette	5/3
9	La traversée du malheur	Michel Tremblay/Leméac	6/5
10	L'amour au temps d'une guerre • Tome 1 1939...	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	7/7
▼ Romans étrangers			
1	Millénium • Tome 4 Ce qui ne me tue pas	David Lagercrantz/Actes Sud	3/13
2	Macabre retour	Kathy Reichs/Robert Laffont	1/6
3	Les dieux du verdict	Michael Connelly/Calmann-Lévy	2/3
4	La nuit de feu	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	10/11
5	Famille parfaite	Lisa Gardner/Albin Michel	4/4
6	La fille du train	Paula Hawkins/Sonatine	6/26
7	Le livre des Baltimore	Joël Dicker/Faliois	5/7
8	Revival	Stephen King/Albin Michel	7/4
9	Tout feu, tout flamme	Richard Castle/City	8/2
10	Chef de guerre • Tome 1	Tom Clancy/Albin Michel	-/1
▼ Essais québécois			
1	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diouf/La Presse	1/7
2	Treize verbes pour vivre	Marie Laberge/Québec-Amérique	2/4
3	Foglia l'Insolent	Marc-François Bernier/Édito	3/9
4	La médiocratie	Alain Deneault/Lux	4/2
5	L'état du Québec 2016	Collectif/Del Busso	7/2
6	Jackpot. Plaisirs et misères du jeu	Denise Bombardier/Homme	5/3
7	Les libéraux n'aiment pas les femmes	Aurélie Lancôt/Lux	6/7
8	Je veux une maison faite de sorties de secours...	Claudia Larochelle/VLB	-/1
9	Le grand retour	John Saul/Boréal	-/1
10	La fabrique du djihad. Radicalisation et terrorisme...	Stéphane Berthomiet/Édito	-/1
▼ Essais étrangers			
1	Sonnez, merveilleux!	Kent Nagano Inge Kloefer Isabelle Gabolde/Boréal	-/1
2	Sable mouvant. Fragments de ma vie	Henning Mankell/Saül	1/6
3	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	2/6
4	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard	3/40
5	Lettres à mes petits-enfants	David Suzuki/Boréal	4/10
6	Un monde d'inégalités. L'état du monde 2016	Collectif/Découverte	6/6
7	L'hydre mondiale. L'oligopole bancaire	François Morin/Lux	5/2
8	Histoire(s) et vérité(s). Récits autochtones	Thomas King/XYZ	-/1
9	El, État islamique. Au cœur de l'armée de la...	Michael Weiss Hassan Hassan/Hugo Doc	-/1
10	La seule exactitude	Alain Finkielkraut/Stock	/1

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LIVRES

Le poil à gratter



Si comme moi vous avez déjà acheté des livres sur le Web, il vous est sûrement arrivé qu'on vous fasse par la suite des suggestions «*inspirées par les tendances générales de vos achats*» ou qu'on vous indique que «*les clients ayant acheté cet article ont également acheté*» tels autres. À l'heure du *big data*, de la croissance exponentielle des données numériques et des algorithmes programmés pour en extraire la substantifique moelle, les critiques sont peut-être à mettre au rang des espè-
ces menacées.

Le ciblage est révolu : nous sommes à l'heure de la «*prise en charge robotisée*», constate l'écrivain et philosophe français Eric Sadin dans *La vie algorithmique : critique de la raison numérique*. Chacun est désormais encouragé à suivre sa pente, sans jamais être remis en question.

Pourra-t-on bientôt se passer de la critique ? On y est presque. Il est d'ailleurs stupéfiant qu'on puisse encore se souvenir, 25 ans après les faits, que Georges-Hébert Germain — décédé le 13 novembre dernier — avait osé dire du mal de Michel Tremblay à la première émission de *La bande des six*. C'est dire combien la critique iconoclaste est rare au pays du Québec. Les décès de Gilles Marcotte et de Réginald Martel, plus tôt cette année, ont aussi clairement les rangs d'une critique libre, indépendante et éclairée.

Le règne de l'hilarité cochonne

Dans son *Google goulag : nouveaux essais de littérature appliquée* (Boréal), Jean Larose



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Dans son *Google goulag : nouveaux essais de littérature appliquée*, Jean Larose aborde la «*crise de la culture*» en épingleant le jovialisme ambiant.

aborde la «*crise de la culture*» en épingleant le jovialisme ambiant. Pour qualifier le ton des nouvelles émissions culturelles, guidées par «*l'impératif idéologique de s'adresser en priorité aux auditeurs qui ne lisent pas*», l'essayiste parle

d'«*hilarité cochonne*». Tout semble se faire désormais sous le règne d'un mot-clé à valeur d'injonction : convivialité. Ce que Gilles Marcotte (cité par Larose) appelait pour sa part une «*mystique du fun*». Pas étonnant que certains

éditeurs ne voient la critique que comme une courroie de transmission d'un «*produit culturel*». L'expression «*chers collaborateurs*», dans la novlangue avec laquelle les attachés de presse «*communiquent*» avec les journalistes, témoigne bien de l'ambiguïté «*conviviale*» avec laquelle on essaie aujourd'hui de noyer la critique.

Il arrive aussi que des éditeurs froissés par une critique qui ne joue pas en leur faveur — et qui par ailleurs s'affichent en public comme de grands défenseurs de la liberté d'expression — viennent brandir la menace de couper les vivres au journal en n'y achetant plus de publicité.

Entre les marchands d'automobiles et les *peddleurs* de papier, la différence est parfois plus mince qu'on voudrait le croire.

«*Je pense que la plupart des gens ne veulent pas que Google réponde à leurs questions. Ils veulent que Google leur dise ce qu'ils devraient faire*», jugeait Eric Schmidt, alors p.-d.g. de l'entreprise, dans un entretien accordé au *Wall Street Journal* en 2010.

Imaginez donc le niveau d'obsolescence de la critique : elle répond souvent à des questions que vous ne vous posiez même pas.

Oui, il arrive que la critique soit récalcitrante. Il arrive qu'elle n'aime pas, qu'elle montre les dents ou qu'elle bave un peu. Il arrive même qu'elle déteste. Pas besoin de circuler longtemps dans les couloirs d'un salon du livre pour réaliser que tout n'y est pas qu'amour universel. La critique lapidaire et les médisances y grouillent. Et le public, comme l'écrivait Chamfort, est souvent lui-même motivé par «*le comble du mauvais goût et la rage du dénigrement*». À ce compte, un critique dit souvent tout haut ce que plusieurs n'osent dire qu'à voix basse.

Abolir la critique négative ?

Peu «*constructive*», la critique hostile ? Pas gentille ? Mauvaise pour le karma ? Il ne manque jamais de bonnes âmes pour croire qu'il faudrait la faire disparaître. C'est pourtant du poil à gratter lancé aux écrivains un peu rassis par l'âge, par l'habitude ou par les honneurs. Aux éditeurs pressés. Aux vagues de recrues qui redécouvrent chaque année (dans l'ordre) la peine d'amour, le Plateau-Mont-Royal et le bouton à quatre trous. À tous ceux qui cherchent à nous convaincre qu'il vaudrait mieux les lire — pour se comprendre et prendre un peu de recul sur le monde dans lequel on vit —

que de relire Montaigne, Dostoïevski ou Anne Hébert en fumant tranquillement la pipe au coin du feu.

En matière de littérature, voilà où commence mon idée de la convivialité.

Pensez-y : abolir la critique négative, ce serait un peu comme si on décidait, en couvrant l'actualité générale — politique, économique, internationale —, d'escamoter toutes les mauvaises nouvelles.

Or, à l'échelle de la critique littéraire, un livre médiocre est une mauvaise nouvelle. À plus forte raison dans un écosystème aussi endogène et sensible que la littérature québécoise qui subsiste à grand renfort d'argent public.

À l'heure du «*panoptisme numérique*», l'équation semble implacable : la multiplication quasi exponentielle des œuvres, à laquelle s'ajoute la désacralisation progressive de l'auteur et de la littérature engendrent une perte d'importance (et d'influence) de la parole critique. La tendance est lourde.

«*La critique hostile est le seul médicament connu contre l'enflure, les hâbleries, les éléments décoratifs, les jongleries sans conséquence*», écrivait Jean-Pierre Issenhuth dans *La géométrie des ombres*. Le philosophe Alain (1868-1951) allait plus loin : «*Penser, c'est dire non. Remarquez que le signe du oui est d'un homme qui s'endort ; au contraire le réveil secoue la tête et dit non.*»

GOOGLE GOULAG NOUVEAUX ESSAIS DE LITTÉRATURE APPLIQUÉE

Jean Larose Boréal Montréal, 2015, 184 pages

LA VIE ALGORITHMIQUE CRITIQUE DE LA RAISON NUMÉRIQUE

Eric Sadin L'échappée Paris, 2015, 288 pages

FASCISMES

SUITE DE LA PAGE F 1

ne pas s'enfermer dans l'attitude de la victime. Il faut construire. Cela se fait par l'école et aussi par beaucoup de livres».

En entrevue, l'écrivain précise : qui songerait à réduire *L'Étranger* à un roman écrit par un Pied-Noir, sous prétexte que l'auteur est un Français d'Algérie ? «*Camus a écrit un roman universel, sur la condition humaine. Mais quand quelqu'un du Sud écrit un roman, on croit qu'il est le porte-parole déguisé d'une pensée à travers un roman, alors que ce n'est pas le cas. C'est une mécanique que j'ai beaucoup observée. C'est pour cela que je refuse la lecture postcoloniale de mon roman. Si L'Étranger a été beaucoup lu, et peut-être aussi mon roman, c'est parce qu'ils parlent d'un sujet qui nous concerne tous : la perte du désir du monde.*»

Il est vrai que le Meursault de Camus se montre indifférent à tout, même à la mort de sa mère, comme on sait. Le monde absurde selon Camus, le monde vidé par l'échec des grandes idéologies du XX^e siècle et par un Occident qui ne peut plus prétendre à l'universel auraient-ils à leur tour enfanté un monde monstrueux, marqué par l'usage politique de la religion, surchargé de faux-sens et de mort ? Chez lui, Kamel Daoud est quotidiennement aux prises avec le combat contre l'extrémisme et la terreur. À l'étranger, sa position est tout aussi inconfortable, entre une extrême droite qui voudrait le mettre au service de ses préjugés haineux et une gauche angélique qui refuse de prendre la mesure de l'islamisme radical par crainte de «*stigmatiser*» les musulmans.

«*C'est une vision nombriliste que de croire que Daech [acronyme arabe du groupe armé Etat islamique] s'en prend à l'Occident. Daech tue tout le monde, musulmans, femmes, Occidentaux. Le problème, c'est qu'eux, Daech, se voient*

comme une totalité et que nous pensons en termes de nations.»

Un peu plus tôt cette semaine, dans le *New York Times*, l'écrivain et journaliste signait un texte d'opinion où il montrait du doigt l'Arabie saoudite, avec laquelle les pays occidentaux maintiennent des alliances, alors qu'elle est le foyer du wahhabisme radical qui ronge l'islam.

Le monstre, dit-il, en entrevue, a été créé par l'Occident et par nous. Il faut le combattre, vite, et sur trois fronts. Militaire, d'abord, y compris avec des troupes au sol. «*Pour défaire Hitler et le nazisme, à l'époque, je ne pense pas que seuls des bombardements aériens auraient suffi.*»

Culturel, ensuite : «*Ce n'est pas pour rien qu'ils s'attaquent à la culture, car une fois la culture détruite, le champ est libre pour la destruction du tissu social et des esprits.*» Par l'éducation, enfin, «*pour que cette monstruosité ne se reproduise pas.*»

«*Tous les fascismes se ressemblent, ajoute-t-il, que ce soit celui du III^e Reich, des néoconservateurs américains, des intégristes communistes, tous reposent sur le déni de l'Autre et sur une vision totalitaire.*» Pour mieux les combattre, il faut rompre avec les catégories toutes faites : «*Dans le monde dit musulman ou dit arabe, il y a des gens d'un courage incroyables, des gens qui luttent, des femmes qui n'abdiquent pas, des intellectuels qui écrivent. Le souci, c'est l'effet de loupe, qui est sur la déflagration, pas sur l'idée. Quand un barbu se fait exploser, c'est un effet de loupe immense, et cela donne l'impression que nous vivons dans une sorte de théocratie où les gens comme moi sont très rares. En réalité, non, ils ne sont pas rares.*»

Collaboratrice Le Devoir

MEURSAULT, CONTRE-ENQUÊTE

Kamel Daoud Actes Sud Arles, 2014, 154 pages (Éditions Barzakh, Alger, 2013)

L'Amérique accessible et rutilante de Joël Dicker

Porté par ses grosses ficelles solides, *Le livre des Baltimore* signe le retour de l'écrivain Marcus Goldman, sans panne sèche

GUYLAIN MASSOUTRE

Voyez la couverture, elle dit tout. On voit une grosse maison américaine, de style aristocratique victorien, sous la neige. Un portique blanc à colonnes doriques inspire l'équilibre et la tradition. D'innombrables fenêtres sur trois étages laissent passer une lumière chaude, c'est peut-être Noël. Il y a du monde et de la vie dans ce richissime manoir. Bonheur et sérénité basculent dans l'archétype, mondialement popularisé par le feuilleton *Dallas*.

Joël Dicker fait de même. Avec *La vérité sur l'affaire Harry Quebert*, best-seller primé autant par les académiciens français que par les lycéens, et jurys suisses, il a fait oublier qu'il était Genevois. Son bouquin s'est vendu à trois millions d'exemplaires, et revoici l'écrivain Marcus Goldman, sans panne sèche, dans *Le livre des Baltimore*.

Au-dessus de l'image de la couverture, un mot emblématique, «*Baltimore*». Là se déroule en partie la fiction, ville et nom de famille fusionnés. Un pas de côté, et Marcus Goldman y raconte l'histoire de trois adolescents, cousins issus de branches inégales : «*Deux heures de train à peine, et j'arrivais à la gare centrale de Baltimore. Le transfert de famille pouvait enfin commencer. Je me défaisais de mon costume trop étroit des Montclair et me drapais de l'étoffe des Baltimore.*»

Riche Amérique

Nous y sommes. Pétri d'admiration pour ce qui brille, là où tout est accessible et rutilant, Marcus se glisse auprès de Hillel, un garçon souffreteux, très brillant, et du musclé Woody, orphelin génèreusement nanti d'un grand



PATRICK KOVARIK AGENCE FRANCE-PRESSE

Joël Dicker signe un roman sécurisant, conservateur.

cœur aveugle. Autour du trio, une ruche papillonne. L'essentiel du roman se passe au collège, avant que ne soient campées les années dramatiques de l'université.

Aucun doute, le roman est captivant, les personnages attachants. C'est le contraire d'un livre compliqué. Le narrateur vous promet le «*Drame*» dès le début, vous saurez tout à la fin. Avant que la famille n'explose, tout est tricoté avec la laine du roman d'initiation, en des épisodes dont J.K. Rowling n'a pas l'exclusivité. Mais pas de *fantasy* chez Dicker ; l'invraisemblable collège fait un brouet romanesque amusant de tolérance et d'oppression. Parfait pour vos ados.

Amour, délices et mort

C'est un pavé à dévorer en quelques heures, détente garantie. L'impact culturel de tels romans n'est pas du côté de la grande littérature, mais vous tenez un habile magicien de la fiction, qui mènera le lecteur aussi béatement que le fit, avant lui, la Canadienne Mazo de la Roche, avec sa très fameuse série des *Jalna*, dans les années 1950 et subséquentes.

Ces *Jalna*, ou les *Chroniques des Whiteoak* (*Whiteoak Chronicles*), n'ont-ils pas donné des bonheurs de lecture inoubliables ? Il y avait plus de 12 millions d'exemplaires vendus à sa mort, en 1961, et une centaine d'éditions en langues étrangères.

Merci, Mazo de la Roche, pour ces moments de rêve. Et c'est le même plaisir léger, lire Dicker avec ses grosses ficelles solides. Il tient sa promesse et sa barre : amour et fraternité, bagarres et meurtre, le plat se laisse dévorer.

On aura beau dire que le luxe et la quiétude très patrouillée de l'Amérique, avec ses manoirs à six millions de dollars, n'est que rêve surfait de pacotille, oui la chimie de fortunes colossales, qui rime avec sales, oui l'élixir capitaliste au baume trouble, oui les formules gagnantes et prévisibles du roman-feuilleton, avec ses matchs de foot, ses amourettes et les mauvais coups, oui sa starlette au *sex-appeal* foudroyant, polarisant ados et hommes mûrs, c'est trop. Mais oui, les secrets de famille et les effondrements à même l'excès du bien beurrant toutes choses vues ou touchées par ces demi-dieux, ça marche.

Incontournable Amérique, ramenée à ses clichés, à sa morale, à ses mœurs. Dicker a 31 ans. *La plage* d'Alex Garland a été un *best-seller* de routard, au tournant du siècle dernier ; scénariste, il n'a pas répété l'exploit. D'une certaine façon, Houellebecq lui a succédé, un cran plus haut du côté politique. Quant à Dicker, il signe un roman sécurisant, conservateur. Qu'il soit parfait pour qui s'en saisit va avec l'image publique de l'auteur, ambassadeur de Swiss Air, qui prétend ingénument avoir écrit *Le livre de Baltimore* très vite, en avion, en égarant plusieurs fois son ordinateur.

Collaboratrice Le Devoir

LE LIVRE DES BALTIMORE

Joël Dicker Éditions de Fallois Paris, 2015, 479 pages

ESSAIS

Décaper Lévesque et encenser Bouchard

LOUIS CORNELLIER



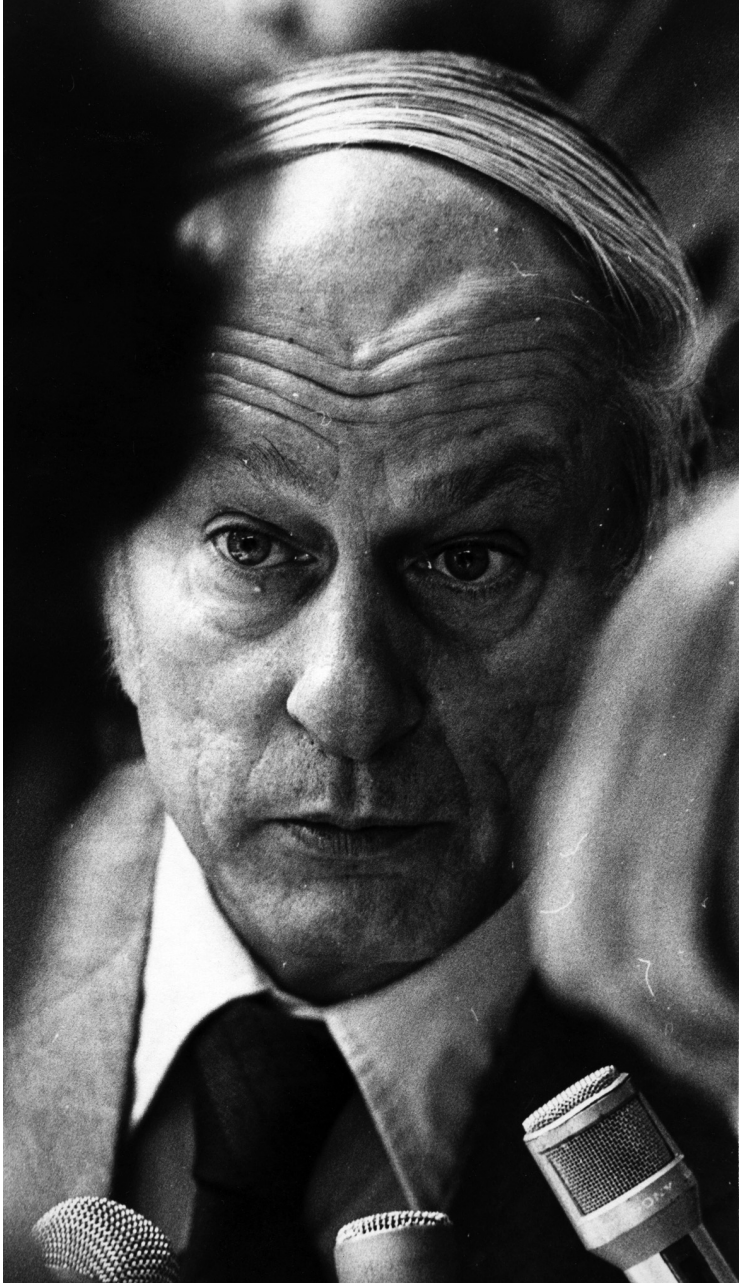
Dans ses *Essais de littérature appliquée* (Boréal, 2015), Jean Larose prend des accents lyriques pour évoquer la figure de René Lévesque. «*Du fait qu'un tel homme existait, écrit l'essayiste, on avait plus de plaisir à vivre ici.*» Laurent Duval, 89 ans, qui a été directeur des relations publiques de la Place des Arts, du Centre national des arts et des services français de Radio-Canada, n'est pas d'accord. Dans *Le mythe René Lévesque*, il décrit l'ancien premier ministre du Québec comme «*un aimable tribun marqué d'un traumatisme de jeunesse et hanté d'un primaire besoin de vengeance*» [sic]. Laurent Duval s'attaque à un gros morceau et il le sait. Malheureusement pour lui, il n'a pas le coffre nécessaire pour se livrer à cette entreprise, et son ouvrage n'est pas à la hauteur.

«*Décaper*, écrit Duval, ce n'est pas abîmer, c'est restituer à un objet son état original, le plus souvent un meuble, et, dans le cas de la personnalité d'un homme public, c'est lui rendre son authenticité, ce n'est donc en rien le dénigrer.» Ces mots, qui annoncent une critique loyale, servent ici de couverture à une entreprise de défolement personnel.

Esprit très conservateur — il dénonce le radicalisme de la Révolution tranquille — et partisan mesquin du fédéralisme, Duval accuse Lévesque d'avoir «*ouvert toutes grandes les écluses du nationalisme étroit*». Il reconnaît que le célèbre chef péquiste «*n'était pas un radical*», mais c'est pour ajouter que son obsession, issue de sa jeunesse gaspésienne, «*de libérer le Québec de sa subordination à l'establishment anglais*» l'a mené à tolérer tous les dérapages.

Selon Duval, les torts de Lévesque sont nombreux. Le politicien, écrit-il, était trop favorable aux syndicats, acceptait de manipuler l'opinion pour obtenir l'indépendance du Québec en douce, a nui au Québec en légiférant pour protéger le français, parlait mal, s'habillait tout croche et fumait trop. C'est vraiment n'importe quoi! «*Lévesque*, écrit Jean Larose, *s'exprimait sans fautes*», avec «*une éloquence sans exemple en langue française*». Duval, lui, y entend du joul. Ça donne une idée de sa hargne envers le grand personnage.

Remonté contre les souverainistes, Duval, à mesure que le livre avance, se lâche. Il présente l'indépendance comme un «*passoport pour le tiers-monde*», accuse le camp du Oui d'avoir tripoté le scrutin en 1995 et écrit qu'une victoire souverainiste aurait débouché sur «*un régime totalitaire et tyrannique*», tout en faisant



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

René Lévesque



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Lucien Bouchard

tomber le Québec «*dans l'horreur d'une guerre civile, du carnage, de la destruction et à n'en pas douter de l'occupation militaire dans l'immédiat*». Etourdi par ses élucubrations, Duval, largué par son éditeur, confond même les dates et acteurs des référendums de 1980 et 1995.

Ce mauvais livre est presque amusant. Il est si maladroit dans sa tentative de décaper Lévesque qu'il nous le fait aimer encore plus.

La cohérence de Bouchard

Lucien Bouchard a été libéral, péquiste, conservateur,

bloquiste, et a signé le manifeste *Pour un Québec lucide*. En 2005, devant tant de «*contorsions idéologiques*», Lyliane Gagnon qualifiait le politicien d'«*expert en virages*». Dans *Lucien Bouchard: le pragmatisme politique*, une biographie intellectuelle très bien menée, le politologue Jean-François Caron, qui enseigne actuellement au Kazakhstan, entend démontrer que la chroniqueuse se trompe en faisant ressortir la cohérence de l'action politique et de la conception du bien commun de Bouchard.

Toute la démonstration de

Caron s'articule autour de la notion de pragmatisme. Cette dernière, en politique, est souvent jugée défavorablement parce qu'on l'assimile, pas toujours à tort, à de l'opportunisme, voire à une stratégie visant à faire passer une soumission aux diktats néolibéraux pour du réalisme. Le pragmatisme bouchardien, selon Caron, serait d'une nature différente et s'apparenterait au gaullisme.

Pour De Gaulle, il fallait tout faire pour préserver la grandeur de la France, «*mais les moyens pour y parvenir n'étaient pas fixés d'avance et pouvaient évoluer au gré du contexte*». Pour Bouchard, l'objectif central aurait été «*le développement de la nation québécoise et de son peuple*», dans le respect de la paix sociale et des minorités. Lu à partir de cet angle, le parcours politique de Bouchard trouverait sa cohérence.

Caron explique ainsi que, pour l'homme politique, la souveraineté n'est qu'un moyen d'assurer l'épanouissement du Québec et que le fédéralisme peut être envisageable s'il concourt à cette fin. Est-ce le cas aujourd'hui? Dans la logique de Caron, il faudrait le croire puisqu'on n'entend pas Bouchard se prononcer pour la souveraineté.

Le politologue, qui se définit lui-même comme un nationaliste québécois favorable au lien fédéral pour des raisons instrumentales, nous explique alors que si Bouchard est devenu plus «*lucide*» que souverainiste depuis dix ans, c'est que, pour l'avenir du Québec, l'assainissement des finances publiques s'impose comme une priorité plus pressante que la question nationale. Il faut donc comprendre que c'est parce qu'il aime le Québec que Bouchard est un partisan de l'austérité. Ça se discute, mettons.

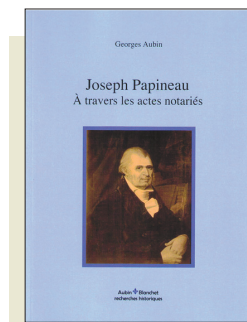
Animée par un remarquable souci de vulgarisation politique, toujours claire et honnête, cette biographie intellectuelle se lit avec grand plaisir. Sa démonstration, toutefois, relève de la pétition de principe. Bouchard, affirme Caron, veut défendre le Québec. Tout ce qu'il a fait n'avait d'autre but. Donc, ce qu'il a fait était bon pour le Québec. Le doute, non sur les intentions de Bouchard, mais sur les moyens et les résultats, est de mise.

louisco@sympatico.ca

LE MYTHE RENÉ LÉVESQUE
PORTRAIT D'UNE SOCIÉTÉ DIVISÉE
Laurent Duval
Libér
Montréal, 2015, 230 pages

LUCIEN BOUCHARD: LE PRAGMATISME POLITIQUE
Jean-François Caron
PUL
Québec, 2015, 134 pages

LA VITRINE

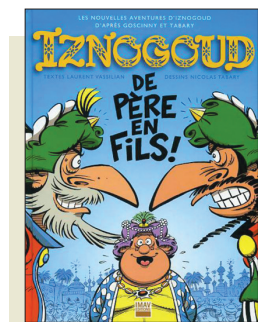


HISTOIRE

JOSEPH PAPINEAU À TRAVERS LES ACTES NOTARIÉS
Georges Aubin
Aubin-Blanchet
L'Assomption, 2015, 240 pages

Le chercheur Georges Aubin a découvert que le député, notaire et arpenteur Joseph Papineau (1752-1841), père du tribun Louis-Joseph Papineau et arrière-grand-père d'Henri Bourassa, fondateur du *Devoir*, acheta un esclave noir à Montréal en 1792 au prix d'une jument. L'année suivante, il ne fut d'ailleurs pas l'un des quatre députés qui votèrent en vain pour l'abolition de l'esclavage, qui ne devint effective qu'en 1834 au Bas-Canada. L'anecdote ne passionnerait que les rats de bibliothèque si elle ne mettait pas en lumière le fait que Louis-Joseph Papineau, fils d'un homme calculateur et un peu conservateur, se démarqua de son milieu en devenant au Canada français le fondateur du progressisme politique. À cause de l'argent du notaire Joseph, de sa seigneurie en Outaouais, de son intérêt pour l'immobilier à Montréal (l'avenue Papineau y rappelle sa mémoire et non celle de son fils), ses descendants purent bénéficier d'une certaine aisance, souvent propice à la liberté de l'esprit.

Michel Lapierre

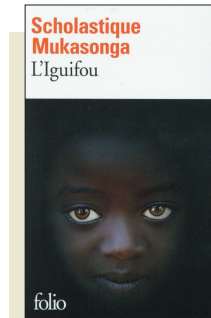


BANDE DESSINÉE

DE PÈRE EN FILS
LES NOUVELLES AVENTURES D'IZNOGOUD
Laurent Vassilian et Laurent Tabary
IMAV éditions
Paris, 2015, 46 pages

Voilà un concept cocasse à souhait: une aventure du bon vizir Iznogoud, 30^e chapitre dans la vie de ce fourbe sympathique en mal de pouvoir, mise en dessin par la progéniture d'un des deux créateurs, Jean Tabary, et qui s'intitule *De père en fils*. La Pythie des épisodes précédents, celle qui vient toujours en marchant, doit être derrière cette malice! Dans ce Bagdad loufoque, il est encore question d'une succession déclenchée cette fois par l'état de folie qu'Haroun El Poussah, calife aux coussins convoités, a ramené de sa réunion du G20 en Inde, et ce, dans le respect du trait, mais également de l'humour cabotin et de tous ces jeux de mots grotesques qu'avaient imposés dans cette série Goscinny et Tabary dès les premiers pas de leur excité enturbanné. Bref, on est bel et bien face à une nouvelle aventure qui rend hommage à toutes les autres et qui devrait divertir efficacement la génération descendant de celle qui, depuis 1966, a donné tant de volume à ce fragment du patrimoine dessiné.

Fabien Deglise

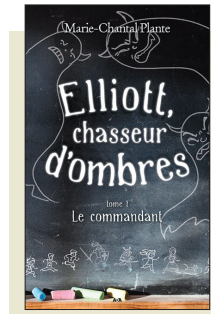


LITTÉRATURE AFRICAINE

L'IGOUFOU
Scholastique Mukasonga
Folio
Paris, 2015, 160 pages

Dans tous ses livres, l'écrivaine Scholastique Mukasonga raconte avec une grande sensibilité les malheurs des siens, c'est-à-dire les Tutsis du Rwanda. D'abord paru en 2010, son recueil de nouvelles *L'igoufou* (terme qui signifie à peu près «la faim qui tenaille le ventre») est son œuvre la plus réussie à ce jour. Souvent des jeunes filles, les personnages principaux de ces nouvelles souffrent de la faim, de la peur d'être tués par les soldats du gouvernement hutu et de la mort de leurs proches lors du génocide de 1994. Le propos est tragique. Même l'histoire de la plus belle fille du pays s'achève dans un drame, et celle de la passion des Tutsis pour les vaches débouche sur une douloureuse mélancolie. Le style, pourtant, brille par sa remarquable sobriété, par sa délicatesse presque candide. On a l'impression d'entendre une jeune Africaine pure raconter sa découverte de la méchanceté des hommes, en entonnant des berceuses déchirantes. C'est beau et troublant.

Louis Cornéliier



JEUNESSE

ELLIOTT CHASSEUR D'OMBRES
TOME I. LE COMMANDANT
Marie-Chantal Plante
ADA
Montréal, 2015, 288 pages

Elliott, jeune garçon de 11 ans, est propulsé malgré lui dans une mission périlleuse qui le conduit à rétablir l'équilibre du monde menacé par les forces du Mal. Rien de moins. Ayant pris position pour la ségrégation raciale lors de la guerre de Sécession, il est réincarné en inoffensif adolescent et entame sa destinée en compagnie de Daphnée et de quelques esprits. Premier tome d'une série, ce roman à saveur fantastico-ésotérique plonge les lecteurs dans un univers qui magnifie la force des mondes parallèles. Bien que les personnages soient relativement bien campés, que l'écriture, parfois maladroite, soit honnête, plusieurs longueurs ralentissent inutilement l'action. Les nombreux dialogues qu'Elliott entretient avec les esprits, la présence d'ombres noires ainsi que les raisons — tirées par les cheveux — qui ont conduit le héros à devenir chevalier de la Lumière forment une fricassée savoureuse pour qui voue un culte aux mondes parallèles. Bien que l'ésotérisme puisse rejoindre quelques adeptes en ces temps de perte de repères, a-t-il pour autant sa place en littérature jeunesse? On peut en douter.

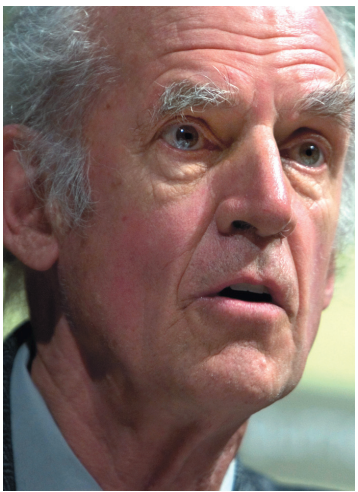
Marie Fradette

La foi de Charles Taylor

LOUIS CORNELLIER

Les *avenues de la foi* est un livre plein de promesses. Il annonce que Charles Taylor, éminent philosophe québécois de réputation internationale, livrera «*un témoignage de foi à partir d'un rapport à des œuvres littéraires*». Le parcours, se dit-on, sera riche. Il l'est, d'ailleurs, mais il s'avère aussi déroutant.

Taylor y parle avec profondeur de cinq auteurs qui ont nourri sa pensée. Merleau-Ponty, confie-t-il, avec sa *Phénoménologie de la perception* (1945), lui a permis d'étoffer son opposition au réductionnisme, c'est-à-dire cette volonté d'expliquer tout l'esprit humain par la science. Hölderlin, grâce à sa poésie, a convaincu Taylor «*que le monde est fait de signes*» à traduire et



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Charles Taylor

n'est pas réductible à des lois causales. Avec *Les fleurs du mal* (1857), de Baudelaire, et *Les frères Karamazov* (1880), de Dostoïevski, le philosophe

explore le problème de la perte de sens et les potentialités de la foi. Les œuvres du théologien Yves Congar, enfin, l'ont conforté dans sa pensée selon laquelle «*pour rendre son usage vraiment efficace, c'est-à-dire vraiment humain, la raison doit accepter de sortir d'elle-même et de s'appuyer sur des intuitions indémonstrables*».

Ces invitations à penser loin, à refuser de s'enfermer dans un rationalisme potentiellement sclérosant, sont bienvenues et très stimulantes. L'ensemble, toutefois, malgré sa richesse philosophique, littéraire et théologique, déçoit par son caractère décousu et le peu de souci du lecteur dont il fait preuve.

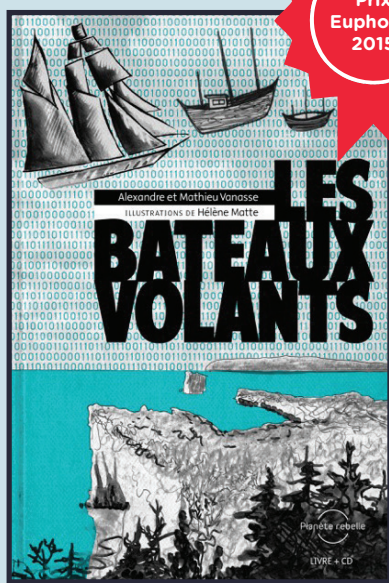
Savantes, les questions de Guibault semblent parfois surgir de nulle part, ce qui entraine Taylor dans toutes les

directions et le force à sauter du coq à l'âne. Or, comme la pensée du philosophe est complexe et que les œuvres dont il parle sont denses et subtiles, il aurait fallu de solides mises en contexte et plus de méthode dans la direction des entretiens pour permettre au lecteur de suivre le fil. En optant pour un échange à bâtons rompus, Guibault et Taylor ne s'adressent qu'à des initiés, ce qui n'est pourtant manifestement pas l'intention de l'ouvrage.

Collaborateur
Le Devoir

LES AVENUES DE LA FOI
Charles Taylor
Entretiens avec
Jonathan Guibault
Novalis
Montréal, 2015, 184 pages

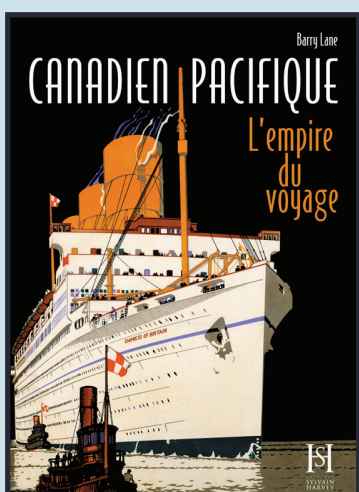
QUOI DE MIEUX POUR FAIRE PLAISIR?



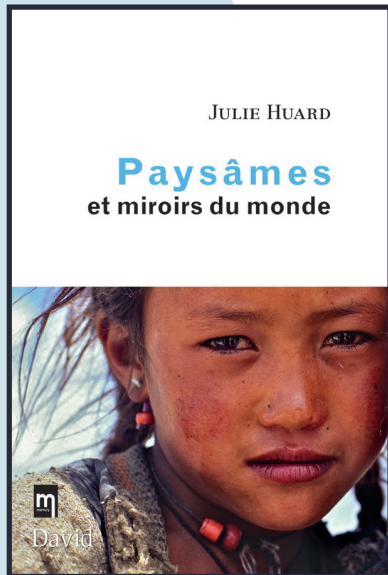
(Livre avec CD)
Alexandre et
Mathieu Vanasse
Planète rebelle
19,95 \$



(Album avec CD)
Glen Huser et
Philippe Béha
Planète rebelle
21,95 \$



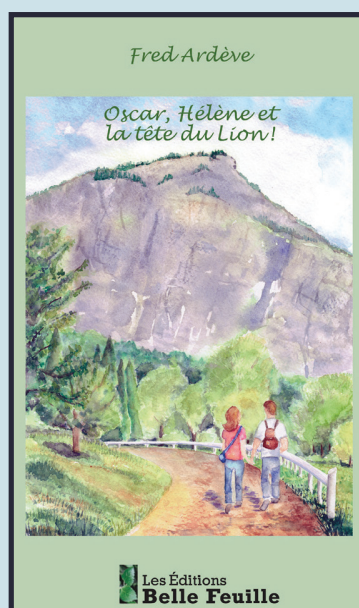
Barry Lane
Éditions Sylvain Harvey
44,95 \$
Aussi en numérique



Julie Huard
Les Éditions David
29,95 \$
Aussi en numérique



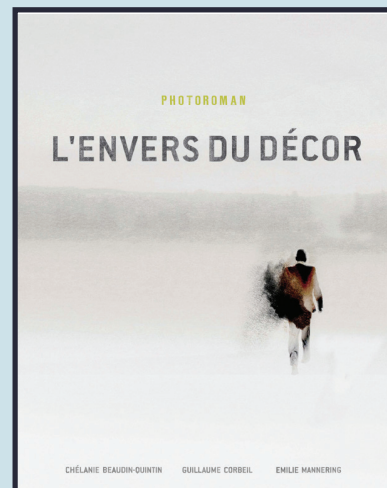
Elaine Arsenault
Éditions du Phoenix
11,95 \$



Fred Ardève
Les Éditions Belle Feuille
29,95 \$
Aussi en numérique



Michel Lebœuf et
Michel Quintin
Éditions Michel Quintin
26,95 \$
Aussi en numérique



Guillaume Corbeil,
Chélanie Beaudin-Quintin et
Emilie Mannering
Éditions Michel Quintin
34,95 \$



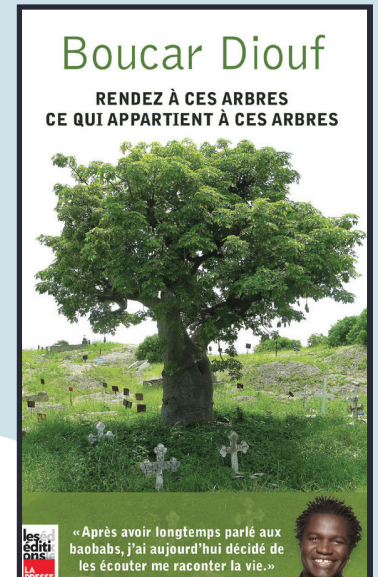
Gonzalo Moure et
Alicia Varela
Les 400 coups
24,95 \$



Katia Canciani et
Leanne Franson
Soulières éditeur
6,99 \$
Aussi en numérique



François Chartier
Les Éditions La Presse
39,95 \$
Aussi en numérique



Boucar Diouf
Les Éditions La Presse
22,95 \$
Aussi en numérique

**VOUS LES TROUVEREZ
CHEZ VOTRE
LIBRAIRE FAVORI!**



SODEC
Québec

Canada

ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES
ANEL.QC.CA